

LA DIFFUSION D'UN LIVRE DE COLPORTAGE
AUX XIX^e – XX^e SIÈCLES : *LA LETTRE DU CHRIST TOMBÉE DU CIEL*

EMANUELA TIMOTIN

(Institut de Linguistique « Iorgu Iordan – Al. Rosetti », Bucarest)

The *Letter of Christ Fallen from the Sky*, the most popular Romanian apocryphal text, has been constantly published since the middle of the 19th century. In the second half of the 19th century it enjoyed an important popularity mainly in Wallachia, but afterwards it appeared in chapbooks published in all the Romanian regions. The increasing transmission of the apocryphal writing goes together with the reshuffling of the apocryphal scenario: the date when the divine letter is supposed to have fallen from the sky is precisely indicated; a new sacred topography replaces the traditional topographic references to the city of Jerusalem or to the Mount of Olives; a monk or an ordinary pious man emerges as new recipients of the heavenly epistle.

Keywords: *Letter of Christ Fallen from the Sky*, Romanian chapbook, apocryphal variation, religious authority.

Cette étude porte sur un type d'ouvrage imprimé de manière constante en roumain aux XIX^e–XX^e siècles. Il a joui d'un succès considérable dont témoignent ses nombreuses variations et a façonné la sensibilité et le goût littéraire d'un public assez large. Il s'agit de brochures à caractère religieux, de petites dimensions, vendus à bas prix, comprenant des récits divers, garantissant des faveurs variés aux lecteurs fidèles. L'objet particulier de cette investigation est le texte intitulé *La lettre du Christ tombée du ciel (Epistolie a Domnului nostru Iisus Hristos ce au trimis Dumnezeu din cer)*. Nous nous proposons d'en étudier la diffusion, d'identifier ses sources et d'en expliquer la variation.

Le texte a une structure assez simple : il raconte qu'une lettre serait tombée du ciel par laquelle Jésus Christ ordonne aux chrétiens d'honorer le dimanche et certaines normes de bonne conduite. Si les fidèles ne suivent pas ces injonctions, ils seront punis par Dieu dont la colère provoquera des calamités ou même la fin du monde. En revanche, ceux qui s'y fient seront récompensés par de nombreux bénéfices lors de leur vie terrestre et gagneront le paradis après leur trépas. Une des obligations qui leur revient est celle de s'impliquer dans la diffusion de l'apocryphe¹.

¹ L'apocryphe, l'un des plus répandus dans le monde chrétien, a circulé à partir du VI^e siècle aussi bien dans les langues anciennes qu'en langues vernaculaires dans la plupart des cultures européennes ; voir A. Vassiliev, *Anecdota graeco-byzantina*, Pars prior, Mosquae, Universitas Caesarea, 1893 ; H. Delehaye, *Note sur la légende de la Lettre du Christ tombée du ciel*, dans Idem, *Mélanges*

1. Les premières éditions des versions roumaines sont imprimées à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle. En 1879, B.P. Hasdeu, qui brossait une histoire de la diffusion roumaine du récit, en publia une version parue en 1862 à Sibiu². Il était également au courant de la parution dans les maisons d'édition bucarestois de douze autres tirages qui avaient vu le jour entre 1862 et 1878, ce qui l'amena à considérer que l'opuscule était solidement enraciné en Valachie et à déplorer en même temps ce succès : « jamais un livre sérieux n'a été tellement lu chez nous »³.

Il est difficile d'établir avec précision quand l'apocryphe fut imprimé pour la première fois, car les archives de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine de Bucarest et de la Bibliothèque Nationale de la Roumanie ne conservent ni même les tirages mentionnés par Hasdeu. J'ai pu repérer dans les collections de ces deux bibliothèques 52 éditions dont 13 datent du XIX^e siècle et proviennent de la Valachie⁴ : l'apocryphe a été édité 9 fois à Bucarest (1862, 1863, 1865, 1885, 1886, 1887, 1888, 1892, 1893), trois fois à Craiova (deux fois en 1893 et une fois en 1897), une fois à Slatina (1892)⁵. 28 éditions ont été publiées dans la première moitié du XX^e siècle. 14 éditions proviennent de la Valachie : de Bucarest, où il a été imprimé 6 fois (1903, [1939]⁶, [1940], [1942], [1942], [1943]) ; de Câmpulung, où il a été imprimé deux fois (1928, 1933), de Mușătești-Argeș (1902), de Roșiorii de Vede [1945], de Constanța [1907], de Călărași (1929), de Câmpina (1931), de Buzău (s.a.), de Turnu-Severin (s.a.). Cinq éditions voient le jour en Moldavie : trois à Jassy (1912, 1919, 1922), une à Bârlad (1911), et une à Neamț (s.a.). Trois éditions apparaissent dans d'autres régions : à Caraș-Severin (1921), à Cluj [1941]

d'hagiographie grecque et latine, Bruxelles, Société des Bollandistes, 1966 [Subsidia hagiographica XLII], p. 150–178 ; C. Brunel, *Versions espagnole, provençale et française de la Lettre du Christ tombée du ciel*, « *Analecta Bollandiana* » 68, 1950, p. 383–396 ; J. Amadès, *Cartas del cielo*, « *Revista de dialectologia y tradiciones populares* » 14, 1958, p. 42–44 ; D. Deletant, *The Sunday Legend*, « *Revue des Études Sud-Est Européennes* » 15, 1977, p. 431–451 ; M. van Esbroeck, *La lettre sur le dimanche, descendue du ciel*, « *Analecta Bollandiana* » 107, 1989, p. 267–284 ; P. Geoltrain, J.-D. Kaestli (éd.), *Ecrits apocryphes chrétiens*, t. II, Paris, Gallimard, 2005, p. 1101–1108. Pour l'histoire roumaine de l'apocryphe, voir E. Timotin, *Legenda duminicii*. Monographie, édition et glossaire, Bucarest, Fundația Națională pentru Știință și Artă, 2005 [Cele mai vechi cărți populare în literatura română 10].

² B.P. Hasdeu, *Cuvenete den bătrâni*, II. *Cărțile poporane ale românilor în secolul XVI în legătură cu literatura poporană cea nescrisă. Studiu de filologie comparativă*, II, Bucarest, Noua Tipografie Națională, 1879, p. 42.

³ *Ibidem*, p. 40–41.

⁴ C'est le résultat d'une recherche menée dans la Bibliothèque de l'Académie Roumaine de Bucarest, en 2004, et dans la Bibliothèque Nationale de la Roumanie, en 2012. Les résultats des recherches menées dans la Bibliothèque de l'Académie Roumaine de Bucarest ont été publiés dans E. Timotin, *op. cit.*, p. 267–285.

⁵ Une autre édition, imprimée en 1878 à Craiova, ne m'a pas été accessible, car l'exemplaire mentionné dans le catalogue de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine est disparu.

⁶ J'utilise les crochets pour les éditions dont la date de parution est marquée seulement dans les catalogues des bibliothèques et non pas sur la brochure même. Les particularités orthographiques témoignent du fait que les éditions dont la date de parution n'est pas marquée ont été imprimées pendant cette période.

et en Transylvanie [s.a., s.l.]. Enfin, l'apocryphe est imprimé également après 1989 quatre fois à Oradea (1990, 1991, 1992, 1994), une fois à Bucarest (1990), à Tulcea (1990) et à Suceava (s.a.).

On ne dispose pas de renseignements sûrs relatifs au tirage de ces brochures, peut-être aussi parce que leur dernière couverture, où ces informations auraient pu figurer, a parfois été totalement recouverte lors du processus de reliure. Néanmoins Hasdeu a pu noter en 1879 que chaque édition se vendait en 5000 exemplaires⁷ ; N. Cartojan rappelait en 1929 que la maison d'édition Steinberg imprimait 10 milles exemplaires de petits ouvrages religieux, dont peut-être faisait également partie l'apocryphe qui nous occupe, qui étaient envoyés de la ville aux villages par des colporteurs⁸. En 1992, la maison d'édition *Lumina* d'Oradea publiait un tirage de 2000 exemplaires.

Imprimer un tel récit devait être une activité lucrative, étant donné que les maisons d'éditions en publiaient plusieurs tirages : c'est le cas, par exemple, de la typographie bucarestoise Ștefan Rassidescu, qui imprime l'apocryphe en 1863 et 1865, de « Tipografia Laboratorilor Români », sise toujours à Bucarest, qui imprime le récit en 1885, en 1886 et en 1887, mais aussi de la maison d'édition d'Oradea, qui publie le texte en 1990, 1991, 1992 et 1994.

2. La brochure parue en 1862 à Sibiu comprenait deux versions de l'apocryphe qui se distinguent d'abord par l'endroit où la lettre est censée être tombée : 'Jérusalem' et 'Mont des Oliviers'. Voici le début de la version 'Jérusalem' :

Ascultați, creștini blagosloviți, cu frică și cutremur! Adevărat să știți că a căzut o piatră din cer; mică era la vedere, dar grea la ridicare, cât nu putea să o ridice nimine; atunci preasfințitul patrairhul sfintei cetăți a Ierusalimului și a toată Palestina a adunat toți mitropoliții și vlădicii și au făcut rugăciuni cu denii și cântări sfinte, trei zile și trei nopți; atunci veni glas din piatră zicând: luați piatra cu blagoslvite mâinile voastre și o desfăceți; și dacă o desfăcură, aflară într-însa aceste dumnezeiești cuvinte scrise și zicând⁹ (« Ecoutez, chrétiens bénis, avec crainte et peur ! Sachez qu'en vérité une pierre tomba du ciel. Elle était petite, mais lourde et personne ne pouvait l'élever. Alors le très saint patriarche de la sainte ville de Jérusalem et de toute la Palestine rassembla tous les métropolitains et les seigneurs, et ils firent des prières avec des messes et de saintes chansons pour trois jours et trois nuits. Et alors une voix s'entendit de la pierre et dit : 'Prenez la pierre avec vos mains bénies et ouvrez-la !'. Et s'ils l'ouvrirent, ils y trouvèrent ces mots qui disaient... »).

⁷ B.P. Hasdeu, *op. cit.*, p. 40.

⁸ N. Cartojan, *Cărțile populare în literatura românească*, t. I, *Epoca influenței sud-slave*, Bucarest, Editura Casei Școalelor, 1929, p. VI.

⁹ Texte repris de B.P. Hasdeu, *op. cit.*, p. 44-45.

Voici aussi le fragment comprenant les indices topographiques de la version ‘Mont des Oliviers’ :

Această carte este arătată în fața bătrânilor în Munții Maslinilor, înaintea icoanei sfântului arhanghel Mihail. Această carte a fost aninată în niște măslini și cine vrea să o citească sau să o izvodească, deci singură s-a fost deschis și aceste cuvinte era scrise într-însa¹⁰ (« Cette lettre se montra devant les vieillards, sur le Mont des Oliviers, devant l’icône du saint archange Michel. Et elle était suspendue sur des oliviers ; et pour quiconque voulait la lire ou la transcrire, elle s’ouvrit tout seule, et les paroles suivantes s’y trouvaient ... »).

À part ces deux versions de la lettre, l’opuscule comprenait également deux autres récits, qui étaient aussi des apocryphes : *Le Rêve de la Vierge*¹¹, selon lequel la Vierge a appris la mort de son Fils par un rêve prophétique, et *L’Apocalypse de la Vierge*, qui décrit le voyage de Marie aux enfers¹². La version ‘Mont des Oliviers’ de *La Lettre du Christ tombée du ciel*, et les deux autres apocryphes, *Le Rêve de la Vierge* et *L’Apocalypse de la Vierge*, sont réunis sous le titre *La lettre de la Mère de Dieu*. Le modèle de cette brochure, comprenant deux lettres miraculeuses, les deux s’appuyant sur la lettre du Christ, sera repris dans la plupart des éditions ultérieures.

3. Les versions imprimées de l’apocryphe sont tributaires des versions manuscrites du récit qui ont eu à leur tour une importante diffusion, étant diffusées à partir du début du XVII^e siècle jusqu’au milieu du XIX^e siècle. *La Lettre du Christ tombée du ciel* a joui, parmi les autres apocryphes roumains, de la plus large diffusion manuscrite : il en existe plus d’une centaine de manuscrits comprenant au

¹⁰ *Ibidem*, p. 41.

¹¹ Pour l’histoire du texte et de ses représentations iconographiques, voir L. Kretzenbacher, *Südost-Überlieferungen zum apokryphen ‘Traum Mariens’*, Munich, Bayerische Akademie der Wissenschaften, 1975 (avec bibliographie) ; A. Sapunar, *Das Apokryph Unser Liber Frauen Traum bei den Kroaten im 18. Jahrhundert*, « *Studia slavica* » 45, 2000, p. 39–48 ; C. Villers, R. Gibbs, R. Hellen, A. King, *Simone dei Crocefissi’s ‘Dream of the Virgin’ in the Society of Antiquaries, London*, « *The Burlington Magazine* » 142, 2000, p. 481–486 ; M. Montesano, *Il ‘Sogno della Vergine’ : fra iconografia e cultura folklorica*, in *La madre [= The mother]*, Florence, 2009, p. 347–359 + 6 planches, [Micrologus, 17] ; L. Salmi, M. Catassi, *Il sogno della Vergine. L’enigma di una pittura dalla Bologna del Trecento tra mito, superstizione e preghiera*, Bologna, Minerva, 2010. Pour l’histoire roumaine de l’apocryphe, voir E. Timotin, « Les apocryphes et leurs moyens de légitimation. *Le Rêve de la Vierge* dans la tradition roumaine », *New Europe College Yearbook*, 2010–2011, p. 211–253 (avec bibliographie).

¹² Pour cet apocryphe, voir S. C. Mimouni, *Les Apocalypses de la Vierge : État de la question*, « *Apocrypha* » 4, 1993, p. 101–112 ; R. Bauckham, *The Four Apocalypses of the Virgin Mary*, dans idem, *The Fate of the Dead : Studies on the Jewish and Christian Apocalypses*, Leyde, Brill, 1998, p. 332–362 ; J. Baun, *Tales from Another Byzantium. Celestial Journey and Local Community in the Medieval Greek Apocrypha*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007. Pour l’histoire roumaine du récit, voir C.-I. Dima, *Apocalipsul Maicii Domnului. Versiuni românești din secolele al XVI-lea – al XIX-lea*, Bucarest, Editura Academiei Române, 2012.

moins une version de la lettre attribuée au Christ préservés majoritairement dans les archives de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine de Bucarest, mais aussi dans d'autres bibliothèques. Les versions manuscrites du texte se divisent en deux grandes catégories, selon l'endroit où la lettre est censée être tombée. Il en existe ainsi une version appelée 'Jérusalem' et une autre appelée 'Mont des Oliviers', ce qui montre que c'est dans cette riche tradition, qui datait de plus de deux siècles, que les imprimeurs roumains ont puisé leurs sources.

La diffusion manuscrite remarquable de l'apocryphe, hors du contrôle des autorités, a favorisé une certaine variation de la tradition textuelle. Cette mouvance s'exprime d'abord par l'apparition de traductions différentes, faites d'après des sources d'origine slave, ce qui a pu entraîner la production de textes aux motifs divergents. Le type 'Jérusalem' se divise ainsi en plusieurs sous-types, selon les récits slavons qui leur ont servi de base¹³, et les textes se distinguent par la manière dont ils font usage de certains motifs : le nom du patriarche qui aurait lu la lettre pour la première fois ; les dates de la chute de la lettre et de la punition divine du monde ; les raisons pour lesquelles les chrétiens doivent respecter le dimanche, etc. La même remarque va aussi pour les textes relevant du type 'Mont des Oliviers', avec pour seule différence que les sous-types se configurent autour d'autres motifs comme la mention d'un pape ou d'un patriarche qui aurait reçu la lettre divine, les lettres d'or de l'épître miraculeuse, etc.¹⁴.

La différence la plus saillante entre la version 'Jérusalem' et la version 'Mont des Oliviers' concerne l'attention qu'elles prêtent à l'instruction des chrétiens et à leurs récompenses. Le type 'Jérusalem' est un sort de pseudo-catéchisme, qui débute par la courte présentation des conditions miraculeuses où la lettre divine est arrivée aux fidèles, se poursuit par une longue série de recommandations pour les chrétiens, et finit par quelques promesses à caractère général¹⁵. La variété des recommandations a fait que l'apocryphe ait été copié au XVII^e siècle uniquement par des membres du clergé, qui l'ont pu utiliser comme sermon, étant, semble-t-il, persuadés du caractère sacré du récit. Plus tard, ils s'en sont servis comme d'un instrument utile pour corriger les mœurs de l'époque ; pour ce faire, ils y ont pu insérer des fragments nouveaux, comme en témoignent trois manuscrits rédigés en Moldavie entre 1834 et 1848, qui se ressemblent par ce qu'ils fustigent les femmes qui se rendent maquillées à l'église :

*O, vai de muierile ci mergu la sfânta bisărică, unsă pre față cu suliman
și cu alte spurcăciuni! Oh, cum nu să aprinde obrazu acii fimei cu foc, cându o
pomăzuiește preutul cu sfântul mir! Și atunci o ștergu îngerii cu buretile di*

¹³ Voir E. Timotin, *Legenda duminicii*, op. cit., p. 28–166.

¹⁴ Voir E. Timotin, *Une version roumaine inconnue de la Lettre du Christ tombée du ciel*, dans *Byzance, les Balkans, l'Europe. Études en honneur du Prof. Vasilka Tăpkova-Zaimova* [Studia Balcanica, 25], Sofia, Institut d'Études Balkaniques, 2006, p. 549–556.

¹⁵ Voir E. Timotin, *Particularități comune versiunilor de tipul 'Ierusalim' ale Legendei duminicii și textelor de legi*, « Studii și cercetări lingvistice » 54, 2003, p. 203–225.

sfântul mir di pi fața lor și diavolii îndată o ungu cu zmoală și cu cătran în locul sfântului mir.

« Ô, malheur aux femmes qui vont à l'église ointes de divers fards et d'autres impuretés. Ô, comment la joue de ces femmes ne brûle pas quand le prêtre l'oint avec du saint chrême ! Et à ce moment-là les anges essuient le saint chrême avec un éponge, et les diables l'oignent avec du goudron et du brai au lieu du saint chrême ! (ms. 5188, fol. 10^r).

À la différence des textes du type 'Jérusalem', les textes du type 'Mont des Oliviers' comprennent moins d'injonctions, mais développent les récompenses dont leurs lecteurs peuvent jouir s'ils sont persuadés de l'origine divine de la lettre. Autrement dit, par rapport aux récits 'Jérusalem', ces textes sont moins de catéchismes, que des « récits protecteurs », et cette différence de contenu se reflète dans les différences de diffusion entre les deux types : jusqu'aux premières décennies du XVIII^e siècle la version 'Jérusalem', la seule diffusée, a été copiée surtout par des membres du clergé ; à partir de cette époque-là, on assiste à une laïcisation du groupe de scribes du texte apocryphe qui va de pair avec la transmission progressive du texte dans le milieu urbain¹⁶.

Les deux versions de l'apocryphe sont parfois copiées l'une après l'autre. Pour éviter que les lecteurs doutent ainsi de la véracité de la lettre, les scribes y ajoutent également d'autres apocryphes de la tradition mariale, comme *L'Apocalypse de la Vierge* et *Le Rêve de la Vierge*, qui forment avec la version 'Mont des Oliviers' de *La Lettre du Christ* un ensemble nouveau intitulé *La Lettre de la Vierge*. Cette innovation sera reprise tout au long de la tradition imprimée de l'apocryphe.

4. L'engouement progressif pour l'épître divine dont témoigne sa diffusion dans le milieu urbain, l'habileté des scribes de mobiliser les ressources internes du récit pour donner naissance à une nouvelle lettre divine, attribuée à la Vierge, ont fait que l'apocryphe passe du manuscrit à l'imprimé et que les éditeurs s'investissent couramment dans sa transmission. Pour presque un siècle et demi – sauf la période du régime communiste –, ils impriment surtout les versions qu'ils ont puisées dans la tradition manuscrite de la diffusion roumaine du récit, plus précisément les sous-types 'Jérusalem' et 'Mont des Oliviers' qui avaient joui de la plus large diffusion¹⁷.

¹⁶ Voir E. Timotin, *A scrie, a citi, a avea. Despre difuzarea manuscrisă a Legendei duminicii în spațiul românesc*, dans V. Barbu, Al. Mareș (éd.), *Floarea darurilor. In memoriam Ion Gheție*, Bucarest, Editura Academiei Române, 2006, p. 189–205.

¹⁷ L'imprimé sert parfois de base à des versions manuscrites de l'apocryphe, rédigées au XX^e siècle : tel est le cas d'une *Lettre* copiée par un combattant de la Première Guerre mondiale, originaire de Brașov, qui a été emprisonné en Italie ; voir L. Jiga Iliescu, *The Golden Characters of the Letter Fallen from Heaven : A Study Case from the First World War*, « Incantatio. An International Journal on Charms, Charmers and Charming », 4, 2014, p. 95–110. Dans la région de Gagauzie, des versions manuscrites de la *Lettre* sont utilisées par des femmes dans les rituels magiques de guérison ; voir J. A.

Il arrive pourtant, notamment au XX^e siècle, que les imprimeurs s'écartent de leurs modèles. Parfois il s'agit de légères modifications de noms propres, ce qui peut suggérer une lecture hâtive de la part de l'imprimeur. C'est surtout le nom du patriarche de Jérusalem, Ioanichie, que la plupart des versions imprimées empruntent aux versions manuscrites, qui est parfois soumis à de tels changements. Les éditions de Bucarest [1942] et de Roșiorii de Vede [1945] transforment cette dénomination respectivement en Oanichie et Onichie. Vers la fin du XX^e siècle, un imprimeur ne comprend plus qu'il s'agit du nom d'un patriarche et il le marque en minuscule, en modifiant légèrement le sens du fragment [Tulcea, 1990]. Une autre version, publiée à Bucarest entre 1929 et 1939¹⁸, essaye de renforcer la véracité du texte par l'introduction de certaines dates dans le récit. Il s'agit des années 5508 et 5538, les années de la naissance du Christ et du début de sa prédication, calculés selon un algorithme courant avant le XIX^e siècle :

Această Epistolă a scris-o singur Dumnezeu și a trimis-o din ceri pe pământ la anul 5508. Era scrisă în slove de aur, și s'au găsit în cetatea Ierusalimului în Bierica lui Solomon cel Mare unde a stat Maica Domnului 12 ani și s'a hrănit cu mană cerească dela Îngeri... Și era atârnată deasupra Catapitezmei când voia s'o ia cineva ea dela sine în sus se înălța și nu putea s'o ia până la anul 5538 când le-a venit în minte s'o scrie și s'o împartă în lume. Atunci iarăși de la sine s'au plecat și s'au deschis și au scris cuprinsul ei cel plin de toată înțelepciunea (p. 25–26).

« Cette lettre, Dieu même l'écrivit et l'envoya du ciel sur la terre en 5508. Elle était écrite en lettres d'or et fut trouvée dans la ville de Jérusalem, dans l'église de Salomon le Grand, où la Mère de Dieu resta 12 ans et fut nourrie avec de la manne céleste par les anges... et elle était suspendue sur le retable et quand quelqu'un voulait la prendre elle s'élevait toute seule et personne ne put la prendre jusqu'en 5538, quand quelqu'un eut l'idée de la transcrire et de l'envoyer dans le monde. C'est alors que la lettre descendit toute seule, s'ouvrit et ils firent écrire son contenu plein de sagesse ».

Le procédé d'introduire des dates précises dans le texte apocryphe n'est pas nouveau dans la tradition roumaine. Il apparaît aussi dans deux versions du XVII^e siècle¹⁹: dans un cas, la chute de la lettre se serait produite en 6900 (1391–1392), tandis qu'une autre version précise qu'il s'agit de 12 novembre 6956 (1447).

Kapaló, *Text, Context and Performance. Gagauz Folk Religion in Discourse and Practice*, Leyde-Boston, Brill, 2011, p. 117–153.

¹⁸ Pour cette édition, dont la date de parution n'est pas marquée, 1929 représente le terminus post-quem, car la brochure comprend également une histoire moralisatrice empruntée à un calendrier publié en 1929, tandis que le terminus ante-quem est 1939, quand elle a été enregistrée dans les archives de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine.

¹⁹ Pour la datation de ces manuscrits, voir Al. Mareș, *Datarea manuscrisului de la Ieud*, « Limba română », 24, 1975, p. 305–311; idem, *Scurte considerații pe marginea unei însemnări manuscrise*, « Limba română », 49, 2000, p. 267–270.

Poveaste fu de demult întru sfânta ceatate Ierusalimului, întru ațiția ai vŭ lě(t) 6900 (« Un grand événement se passa dans la sainte ville de Jérusalem, en 6900 ») (ms. 5032, fol. 107^r, Bibliothèque de l'Académie Roumaine de Bucarest) ;

Pogorâsă piatră din ceriu de la Domnul Dumnezău, părintele nevăzut, și stătu desupra pristolului, minunată și înfricoșată foarte, când au îmblat cursul anilor de la zidirea lumii șase mie și noao sute și 56, în luna lui noiembrie, în 12 dzile (« Une pierre tomba du ciel de notre Seigneur Dieu, le père invisible, elle était merveilleuse et très effrayante, quand c'était un 12 novembre 6956 ») (ms. 26, fol. 32^r, Bibliothèque du Musée de Șchei de Brașov).

La tradition roumaine de l'apocryphe a emprunté ce procédé censé renforcer la crédibilité de la lettre aux traditions grecque et slavonne de l'apocryphe qui comportent des récits qui consignent la date précise de la chute de la lettre²⁰.

Un texte imprimé en 1940 sous le nom de *La Lettre du Christ tombée du ciel* propose un scénario inédit, quoiqu'il reprenne les thèmes classiques de l'apocryphe : le devoir des chrétiens de ne plus travailler depuis le samedi soir jusqu'au dimanche, la description des punitions infligées à ceux qui désobéissent à cette obligation, l'évocation des fragments bibliques qui étayaient le respect du dimanche, etc. Le texte a un sous-titre nouveau : *Dialogue entre St. Jean le Théologien et Dieu. De la manière dont les chrétiens doivent respecter le dimanche (Convorbire a Sf. Ioan teologul cu Dumnezeu. Cum se cade a sărbătorii (sic!) creștinii Sfânta Dumnică)* et comprend plusieurs fragments inédits, dont certains apocryphes, comme par exemple le dialogue entre le Christ et Saint Jean sur la prééminence du dimanche sur les autres jours de la semaine. La multiplication de figures sacrées évoquées dans le texte et la référence fréquente au Nouveau Testament impriment au récit un fort caractère religieux.

C'est peut-être en vertu de cette particularité que l'imprimeur a noté que cette version 'était approuvée par le saint Synode'. Le commentaire a de quoi surprendre, car le récit faisait partie des textes mis à l'index par l'Eglise orthodoxe²¹.

Il existe aussi des cas où les imprimeurs ont tendance à rattacher le moment de l'apparition de la lettre à un endroit familier, que les lecteurs connaissent mieux que la ville de Jérusalem ou le Mont des Oliviers et où ils pourraient même se rendre facilement. C'est le cas de l'édition de Călărași de 1929, intitulée 'La nouvelle lettre' (*Epistolia nouă*), avec le sous-titre *Le livre de Bănică Doleanu. Les*

²⁰ Gh. Mihăilă, *În legătură cu vechimea „Manuscrisului românesc” din Codicele de la Ieud*, dans idem, *Studii de lingvistică și filologie*, Timișoara, Facla, 1981, p. 107. L'appel à des dates fictives afin de dater un événement fabuleux évoqué dans un récit n'est pas un trait spécifique de *La Lettre du Christ tombée du ciel. La Sentence de Pilate*, par exemple, précise que le texte de la condamnation du Christ aurait été trouvé en 1400 ou en 1580 ; voir Al. Mareș, *Când au fost scrise textele românești manuscrise din „Codicele de la Ieud”*, « Tribuna », XXI, nr. 23, 9 iunie, 1977, p. 5.

²¹ Pour l'histoire roumaine de l'*Index de livres interdits*, voir Al. Mareș, *Considerații pe marginea indicelor de cărți oprite din secolul al XVII-lea*, « Studii și materiale de istorie medie », 23, 2005, p. 257–280.

merveilleuses circonstances dans lesquelles deux pages du livre du Seigneur se sont déchirées chez cet homme, Bănică, du village de Casota, du district de Buzău (Cartea lui Bănică Doleanu. Întâmplările minunate cum s'a rupt două foi (sic!) din cartea Domnului lui acest om Bănică. Comuna Casota – Județul Buzău). Le village de Cașota se trouve effectivement dans la région de Buzău, mais il se peut qu'il ait été choisi en tant que lieu de la révélation divine précisément pour donner plus de poids à une série de prédictions concernant l'année 1929 qui se trouvaient dans le texte. De toute façon, pour persuader son public de la véracité des récits, l'éditeur suit de près le titre de la brochure, qui parlait de manière énigmatique de deux pages du livre du Seigneur, et modifie la composition de l'édition, qui comprend seulement deux récits : une version de la *Lettre du Christ* sous le titre *La prière utile pour tous les bons chrétiens. La nouvelle Lettre (Rugăciunea folositoare pentru bunii creștini. Epistola nouă)*, et un autre texte apocryphe, *Divers noms de notre Seigneur Jésus Christ (Felurite și deosebite numiri ale D-lui Nostru Isus Christos)*.

Dans l'édition imprimée à Turnu-Severin dans la troisième ou la quatrième décennie du XX^e siècle, le motif de l'apparition de la lettre dans un endroit sacré, mais trop éloigné, fait également défaut. Le texte attribue sa découverte partielle et surtout sa transmission à un certain D. Iordake, missionnaire laïc de l'éparchie d'Olténie. Cet Iordake « aurait trouvé la lettre, qui était traduite d'après un original ancien, chez un moine saint du saint monastère Turnu du district Argeș ». La brochure débute par une courte *Clarification* ayant la forme d'une lettre intitulée « Cher frère au nom du Seigneur Jésus », signée par Iordake, qui raconte comment il essayait de trouver les bons livres et les en séparer des mauvais et comment il a trouvé la lettre divine.

Văzând că sunt nenumărate cărțile rele, deoarece 75% din oameni slujesc Sataniei, am cercetat și am colindat sfintele Mănăstiri timp de opt ani, până am găsit adevăratele epistole Cerești, aduse dela sfinții care au vorbit cu Dumnezeu. După ce le-am găsit la un bătrân Călugăr care avea 105 ani și locuia vremelnic la Mănăstirea Turnu din jud. Argeș, l'am rugat (sic!) să mi-o tâlmăciască spre-a o scrie, deoarece era scrisă cu litere vechi și nu o puteam ceti. Prea Cuviosul, cu bunătate mi-a citit'o iar eu am scris'o pentru a o tipări.

S-a mirat foarte când a auzit de câtă îndrăzneală au unii oameni, să le schimbe conținutul și să falsifice adevărul lui Dumnezeu. Inima mea sa (sic!) bucurat și sufletul meu sa'veselit (sic!) că căutarea mea nu a fost zadarnică și mai ales când Prea Cuviosul ma (sic!) lămurit că aceasta este cea adevărată și este adusă dela Sfântul Munte Atos. Dar pentru a nu mai fi schimbată de cei răi, am tipărit-o cu multă grijă, pentru luminarea și mântuirea tuturor credincioșilor, și-mi rezerv dreptul de autor (p. 4-5)

« En voyant que les livres mauvais sont nombreux, car 75% de gens servent à Satan, je visitai et fouillai les saints monastères pour huit ans, jusqu'à ce que je trouvasse les vraies lettres divines, apportées par des saints qui ont parlé avec Dieu. Après les avoir trouvées chez un vieux moine, âgé de 105 ans,

qui vivait au monastère de Turnu d'Argeș, je lui demandai de me la faire expliquer pour que je pusse l'écrire, car elle était écrite en lettres anciennes et je ne pouvais pas la lire. Le très pieux père me la fit lire gentiment et je l'écrivis pour l'imprimer. Il fut étonné d'apprendre l'impudence de certains gens, qui changent le contenu [des lettres divines] et falsifient la vérité de Dieu. Mon cœur se réjouit et mon âme fut ravie car ma recherche n'avait pas été vaine et surtout parce que le très Pieux moine m'apprit que cette lettre divine était la vraie lettre et qu'elle avait été apportée du saint Mont Athos. Et pour qu'elle ne soit plus modifiée par les gens méchants, je l'ai imprimée avec beaucoup d'attention, pour l'édification et le salut de tous les fidèles, et je me réserve le droit d'auteur ».

Les renseignements fournis par les éditions imprimées recourent des informations de la fin du XIX^e siècle relatives aux croyances qui entouraient la diffusion de l'apocryphe. De tels renseignements montrent précisément que l'idée qu'une lettre divine aurait pu tomber dans un endroit proche ou qu'elle aurait pu être reçue par quelqu'un facilement identifiable passait pour crédible. En témoigne un anglais qui passait par Târgu-Mureș en 1863 et qui apprit que les prêtres annonçaient aux fidèles qu'« une pierre tomba du ciel et que dans la pierre se trouvait une lettre adressée au métropolite Șaguna, en lui ordonnant de pousser les fidèles à jeûner correctement, à se signer régulièrement, à mettre en ordre leur vie, car autrement Dieu enverra des sauterelles aux becs et griffes de fer sur les emblavures »²². Il s'agit, évidemment, d'une légende tissée à partir d'une version 'Jérusalem' de l'apocryphe, qui se caractérise par la référence au métropolite en tant que destinataire de la lettre et par certaines injonctions consignées dans la lettre. Entre ces détails semble exister une relation dissimulée qui n'est pas anodine : Andrei Șaguna fut métropolite orthodoxe de Transylvanie, c'est-à-dire d'une région où coexistaient des catholiques, des gréco-catholiques, des orthodoxes, etc. ; le jeûne orthodoxe qui interdit la consommation de produits de lait et du poisson et la manière orthodoxe de se signer dont il est question dans les notes du voyageur anglais représentent autant des moyens de distinguer les orthodoxes des catholiques. Dans ces conditions, il semble que la légende fabriquée sur le modèle de la *Lettre du Christ tombée du ciel*, mise à jour par l'agglutination d'une référence à une figure réelle et bien connue – le métropolite Șaguna –, était devenue un instrument pour persuader les orthodoxes de suivre le chemin de la bonne foi en condamnant l'usage des pratiques catholiques.

Des croyances de la fin du XIX^e siècle, recueillies au nord de la Moldavie (dans l'Ukraine contemporaine), attestent que dans le milieu rural aussi la topographie sacrée de l'apocryphe connaît un procès total de refonte. Dans ces cas, le destinataire est à nouveau un membre du clergé :

²² B.P. Hasdeu, *op. cit.*, p. 38.

Când a fost foametea cea mare, era tot frig și ploaie, că nu putea crește nimic. Atunci Dumnezeu avea să trimită asupra oamenilor, pentru că nu țin legea și nu se roagă lui Dumnezeu și să dușmănesc, șerpi din cer ca să-i mănânce; și au mers toți îngerii la Dumnezeu să-l roage ca să ne ierte, dară Dumnezeu nu a voit... Numai Maica Domnului... l-a rugat ca să deie șerpii ceia pe copaci, pe păduri și macar 30 de ani să ne mai lese să trăim, iar pe urmă să facă ce va vrea cu noi. Dumnezeu a ascultat-o și a dat șerpii pe copaci, pe frunze. Să fi văzut pe toate frunzele copacilor...! Atunci a fost mare spaimă și despre aceasta a venit scrisoare din ceri, de la Dumnezeu, la preotul din Roșă – s-a găsit pe un vișin. În scrisoare spunea care a fost gândul lui Dumnezeu și că ne mai lasă, dar de vor trece cei 30 de ani și nu ne vom pocăi, atunci ne va prăpădi cu totul; va deschide pământul sub noi și ne va izări²³.

« Lors de la grande famine, il faisait froid et il pleuvait toujours. Et aucune plante ne pouvait pousser. Alors Dieu voulut envoyer des serpents sur les gens, parce qu'ils ne respectaient pas la loi et ne priaient pas Dieu, pour que les serpents mangent ces gens-là. Et tous les anges de Dieu sont allés le prier nous pardonner, mais Dieu ne le voulut pas... Seule la Mère de Dieu... le pria d'envoyer les serpents sur les arbres, dans les forêts, et de nous laisser vivre au moins 30 ans, et ensuite de faire de nous ce qu'il voulait. Dieu a suivi son conseil et il laissa les serpents sur les arbres, sur leurs feuilles. Il fallait les voir sur toutes les feuilles des arbres... Alors un grand effroi saisit les gens et c'est à ce sujet que vint une lettre du ciel, de la part de Dieu, chez le prêtre de Roșă ; on l'avait trouvée dans un griottier. La lettre révélait le plan de Dieu et disait qu'il nous laissait encore vivre, mais que si en 30 ans nous nous ne repentions pas, il nous détruirait tous ».

Selon une autre croyance de la même époque, les lettres divines sont envoyées dans un monastère de moniales du mont Athos (sic !) :

Stancile se duc la o mănăstire, la buricul pământului, la niște călugărițe sfinte, de le cară spice în gură și fac girezi. Din spicele acele, călugărițele fac prescuri la biserică și pâne. Acolo sloboade Dumnezeu cărți din cer și, când se trezesc, ele găsesc cărțile în biserică. Din cărțile acelea se fac apoi scrisori, de se trimit în toată lumea, pe la toate mănăstirile. Acolo-i Sfânta Miercure, Sfânta Vinere etc., toate zilele, și să cheamă Sfânta Agura²⁴.

« Les choucas volent à un monastère sis au centre du monde, chez des moniales saintes, pour leur amener des épis de blé... Les moniales en préparent du pain béni. C'est là-bas que Dieu envoie des lettres du ciel, et les moniales, quand elles se réveillent, elles trouvent les lettres dans l'église. Et elles copient les lettres et les envoient dans le monde entier. Et cet endroit s'appelle Saint Athos ».

²³ Elena Niculiță – Voronca, *Datinile și credințele poporului român, adunate și așezate în ordine mitologică*, vol. I, édition par V. Durnea, étude introductive par L. Berdan, Jassy, 1998, p. 213.

²⁴ *Ibidem*, p. 117.

*

5. L'examen entrepris ici nous permet d'affirmer que, à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle, des maisons d'éditions de la plupart des régions roumaines publient un des plus répandus apocryphes chrétiens, *La Lettre du Christ tombée du ciel*, sous la forme de petites brochures à caractère religieux. Ce type d'opuscule semble avoir gagné d'abord la Valachie, mais à partir du XX^e siècle il se retrouve aussi dans les autres régions roumaines.

En promouvant ce texte dont les nombreuses éditions montrent le succès, les imprimeurs donnent un nouvel essor à la tradition de l'apocryphe déjà existante en roumain, dans la mesure où ils reprennent surtout les versions ayant bénéficié d'une très large diffusion sous forme manuscrite du XVII^e au milieu du XIX^e siècle, et dans les conditions où ils empruntent aussi à cette riche tradition même la manière d'assembler les différentes versions des textes de ce genre.

Au fil de leur histoire, surtout à partir du XX^e siècle, ces versions imprimées connaîtront diverses modifications, dont la plupart semblent refléter le désir des imprimeurs de garder vif l'intérêt des lecteurs pour ce genre de brochure. Pour accroître la confiance dans les textes qu'ils diffusent, ils se servent des procédés qui n'étaient pas nouveaux dans l'histoire roumaine de l'apocryphe, comme par exemple, l'insertion des dates précises censées établir le moment de la tombée de la lettre divine, et font rarement usage des stratégies de légitimation qui auraient pu attirer la réaction de l'Église.

Les imprimeurs avancent souvent des scénarios nouveaux relatifs à la découverte de la lettre. Les indices topographiques traditionnels de l'apocryphe, la ville de Jérusalem ou le Mont des Oliviers, ne sont plus immuables, comme dans la tradition manuscrite. Les nouvelles versions mentionnent parfois des destinations plus familières et la lettre ne se révèle plus à un patriarche entouré de ses fidèles, mais aux gens simples, qui cherchent la parole de Dieu. Quand les endroits ou les personnes qui se rattachent à l'apparition de la lettre font partie de l'univers clérical, les textes font mention d'un monastère connu (Turnu), ou du Mont Athos, le lieu sacré par excellence pour les orthodoxes. S'y ajoute également la figure d'un moine qui est susceptible d'être une figure sainte : il est âgé, signe d'élection et de sagesse ; il vient du Mont Athos, donc il est intermédiaire entre cet espace sacré, partiellement clos, et les croyants ; il connaît bien les textes sacrés, pour les avoir lus en lettres anciennes, c'est-à-dire en alphabet cyrillique.

Il existe une correspondance indéniable entre ces traits des versions imprimées et les croyances entourant la diffusion des lettres divines telles qu'elles sont attestées dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Cela suggère que, pour reformuler les textes qu'ils éditent, les imprimeurs ont pu puiser dans l'univers de ces croyances structurées tant par la conviction concernant le caractère sacré de l'apocryphe, que par l'autorité religieuse locale, en l'occurrence du prêtre ou de l'évêque. À côté d'eux s'érige aussi une autorité éloignée, mais incontestable, car

presque légendaire : celle du Mont Athos ; autorité incontrôlable, en même temps, qui peut prêter à des confusions, comme en témoigne la légende sur les choucas, qui évoque un monastère de moniales au Mont Athos. Les éditions de l'apocryphe qui promeuvent l'autorité du Mont Athos entretiennent en effet une attitude religieuse qui était déjà courante. Les imprimeurs reprennent un motif stable de la religiosité de l'époque et l'insèrent dans les textes à imprimer qui gagnent ainsi un aspect inédit. En même temps, les éditeurs semblent conscients de l'intervalle assez large qui se dessine entre le croyant et son autorité religieuse, une autorité de plus en plus éloignée (monastère, moines du Mont Athos), et en profitent pour y installer leurs brochures qui se prétendent de vrais guides spirituels. Leur tentative a pu être couronnée de succès, puisque certaines versions désignent les gens simples comme des destinataires de la lettre divine.